1911 - LES RAISINS DE LA RÉVOLTE

Mise en scène :
Élodie Cotin
assistée de :
Sarah Weber

Conception et écriture :
Élodie Cotin
Sébastien Weber
Edwige de la Brosse

Avec :
Françoise Jimenez,
Christian Termis
Bernard Assier

Lumière et création sonore :
Alexandre Viala



I

Le Diable à 4 Pattes et sa démarche

En trois ans de résidence à la M.J.C Intercommunale d'Aÿ, la Cie le Diable à 4 Pattes a créé cinq spectacles dans le cadre de la manifestation *Les petits historiques foutraques*. Le principe de cette manifestation, imaginé par Edwige de la Brosse et Élodie Cotin, est simple : un spectacle pour chaque commune de la communauté de communes, un spectacle inspiré de la réalité présente et passée de la commune en question.

Après trois ans, et à quelques mois de la création du dernier spectacle de la Cie pour *Les petits historiques foutraques*, il est temps de tirer quelques leçons de cette expérience en vue d'envisager l'avenir.

De par la contrainte même du principe — « Une commune, un spectacle inspiré par la commune d'abord pour la commune »), la Cie a dû inventer une méthode de travail :

1. *Découverte de la commune et de ses habitants : documentation écrite et iconographique, et surtout entretiens avec des habitants volontaires.*
2. *Travail d'analyse du matériau recueilli et choix d'un sujet.*
3. *Choix d'une forme théâtrale.*
4. *Rédaction du ou des textes.*
5. *Mise en scène et répétitions.*
6. *Représentations.*

Ces trois années ont permis à la Cie d'acquérir un savoir-faire dans la conception de spectacles directement inspirés par des réalités locales et ancrés en elles :

A — Sujets ancrés dans la réalité des territoires

Les sujets sont trouvés, pour l'essentiel, dans des entretiens menés avec des volontaires : habitants des communes — à Nanteuil, à Germaine —, salariés d'entreprise — avec Goyard à Aÿ —, représentants d'un métier particulier — vignerons de la vallée de la Marne.

L'idée est de présenter à ceux qui acceptent de se livrer à l'exercice de l'entretien, et au-delà à tout le public, un miroir théâtral. Il ne s'agit pas d'exprimer une vérité historique quelconque, mais de rendre ce qui nous a été confié sous une forme qui en respecte sans complaisance l'esprit plutôt que la lettre.

B — Le rapport au public

De fait, dans un premier temps, le public rencontré a été pour l'essentiel composé de personnes directement concernées par les sujets : habitants, membres du même corps de métier ou salariés d'une même entreprise. Mais, spectacle après spectacle, nous avons pu constater qu'il s'était constitué un noyau de fidèles assistant aux représentations avec pour motivation, cette fois-ci, la curiosité attachée au travail de la Cie.

C — Le choix d'être une compagnie d'auteurs

Forts des résultats de ces premiers travaux d'écriture, nous faisons le pari que la Cie doit poursuivre dans cette voie.

D'une part, cela nous permet d'épouser au plus près les sujets auxquels nous nous attachons (qu'ils soient de commande ou de choix délibéré) ; d'autre part, cette démarche coïncide avec notre souci d'être en phase avec les enjeux mouvants de notre époque, notamment sur les notions de citoyenneté et des cadres de son exercice.

L'histoire de l'implantation de la Cie sur le territoire de la Communauté de Communes de la Grande Vallée de la Marne forge son identité, spectacle après spectacle. Partant de façon systématique d'une réalité de terrain — un produit : le ratafia ; une problématique identitaire : l'arrivée des « néo-ruraux » à Nanteuil-la-Forêt ; une communauté bigarré : les différentes « couches » de population à Germaine ; une histoire tumultueuse et un métier : les vignerons de la Marne… —, elle a développé et éprouvé une méthode de création qui lui permet aujourd'hui d'envisager les projets futurs d'un œil neuf.

Cette méthode, détaillée ci-dessus, lui ouvre notamment la possibilité d'aborder une large variété de sujets et d'environnements en toute liberté : liberté des formes et liberté des textes. Mais plus encore, elle lui a permis de mettre en évidence ce qui dans les premiers temps du travail demeurait sous-jacent.

Le moteur fondamental de la Cie, c'est la recherche et la mise en lumière des liens sociaux et historiques qui attachent entre eux les membres d'un même espace géopolitique (quartier, commune, pays, etc.) Ces liens peuvent être forts et immédiatement visibles ou bien être cachés, effacés, négligés, dissimulés. Ils peuvent être doux ou violents. Ils peuvent être ceux de l'indifférence et du mépris. L'importance de ces liens n'échappe à personne, et certainement pas à ceux qui s'accommodent et se repaissent de leur disparition. Pour exemple, à Germaine, le lien qui s'est manifesté de toute évidence, c'est celui de la formidable capacité d'un village à redéfinir son identité chaque fois qu'il doit accueillir un nouveau villageois. Ailleurs et autrefois, c'est l'émergence d'une conscience de classe, autrement dit d'une conscience des rapports sociaux, qui a retenu notre attention ; Les raisins de la révolte ne traite que cela : le personnage

de la vigneronne, dans le temps court du huis-clos et de l'affrontement, déjoue la stratégie du juge consistant à assimiler la misère et l'exploitation à un phénomène naturel aussi inéluctable que les orages de grêle qui régulièrement ravagent les vignes. Dans un projet en ébauche, avec le dramaturge Bernard Weber, sur le philosophe Spinoza, nous tâchons de dévoiler les conditions concrètes de l'exercice de la pensée et donc de la liberté : à la grâce de quel réseau d'amitiés et de soutiens une œuvre aussi « dangereuse » que l'Éthique a-t-elle pu voir le jour, c'est-à-dire être publiée en dépit des menaces mortelles qui pesaient sur son auteur et les éventuels imprimeurs ? Et nous aimerions, plus tard encore, interroger ce qui pourrait unir les hommes si la liberté était totale ou, pour mieux dire, si le désir et le possible ne faisaient qu'un.

La Cie ne veut pas d'un théâtre hors-sol. Elle ne sait pas travailler sous serre. Les expériences menées avec les habitants des cinq communes ci-dessus évoquées, et aussi avec les vignerons de Venteuil, Damery et Fleury-la-Rivière, ces expériences nous ont convaincus de la nécessité de toujours mettre le public au centre du sujet. Si cela est clairement manifeste dans les travaux inspirés de la vie quotidienne ou de l'histoire des habitants d'une commune ou d'un « pays » — la Champagne —, la faiblesse de la mise en relation d'un public et d'un sujet dans le choix d'un spectacle sur la vie de Spinoza n'est qu'apparente. C'est précisément la rencontre avec ce public, lors des précédentes représentations, qui nous met sur cette voie-là, et c'est elle qui préside à la forme, tant écrite que scénique, de ce travail. Il ne s'agit pas d'amener Spinoza aux Venteuillats, aux Germinois ou aux Agéens. Il s'agit de découvrir ce que les Venteuillats, les Germinois et les Agéens ont à nous apprendre sur Spinoza.

II

1911 — Les raisins de la révolte
de Élodie Cotin et Sébastien Weber

En 1911, alors que le Champagne ne s'est jamais aussi bien vendu, la vallée de la Marne est le théâtre d'émeutes particulièrement violentes qui secouent le monde viticole et politique. La France découvre les conditions de vie misérables des premiers artisans de ce grand succès économique, les vignerons. C'est sur les cendres des maisons mises à sac que seront posées les fondations de la loi de 1927 qui définit la Champagne viticole telle qu'elle existe encore aujourd'hui ainsi que les statuts des premières coopératives.

19 novembre 1911, les émeutiers d'avril ont été jugés et pour beaucoup condamnés. Dans le train Reims-Épernay, le juge d'instruction qui a instruit ces affaires se prépare à de nouveaux troubles avec le début de la grève des ouvriers viticoles. Une femme prend place dans le compartiment face à lui. S'engage un dialogue ; d'abord anodin, l'échange tourne à la confrontation. Issue du milieu vigneron, elle ne partage pas le point de vue du juge. Que cache tant de véhémence ?

À travers ce dialogue, le spectateur est amené à vivre la grande histoire de la révolte, depuis l'apparition du phylloxéra jusqu'aux grandes émeutes d'avril 1911.

Cette pièce à été représentée pour la première fois le 14 octobre 2011 à la Villa Bissinger à Aÿ. Mise en scène de Élodie Cotin, assistée de Sarah Weber. Lumières de Alexandre Viala. Avec Françoise Jimenez dans le rôle de Léonie, Christian Termis dans le rôle du juge et Bernard Assier dans le rôle du contrôleur.

Extraits

Le juge : Ah, la fraude, la fraude ! La belle affaire ! Qu'il y en ait eu, personne ne dit le contraire. Et il est incontestable que les pouvoirs publics ont failli à faire respecter des lois qui de toute façon étaient insuffisantes. Mais la fraude, cela n'est rien. La fraude est la conséquence du phylloxéra, du mildiou, de la grêle, des orages et… et des vignerons eux-mêmes. Mais oui ! Sauf votre respect, mon cher. Ah, c'est qu'ils s'entendaient à merveille, les négociants et les vignerons, quand le soleil brillait. Vers 1850, quand le Paris-Méditerranée a commencé de rouler,

les vins du Midi ont inondé Paris ! Les petits rouges de Champagne, qui suivaient lentement le cours de la Marne, en dix ans ça a été fini. Mais, Dieu merci, de par le monde comme en France, le Champagne — le vin des noces et des bordels, si vous me passez l'expression —, le Champagne se vendait chaque année mieux que la précédente. Des millions de bouteilles, des dizaines de millions de bouteilles. Et le rouge devint blanc. Dans toute la vallée. Les négociants poussaient à la roue, certes, mais est-ce qu'on leur résistait ? Non, assurément non. On s'en remettait à eux. Au point de n'avoir bientôt plus qu'eux pour écouler la production et même pour la stocker. Combien de cuves détruites, de pressoirs laissés à l'abandon ? Six cents francs la pièce de vin. Même si c'était trois fois moins qu'à Aÿ, c'était mieux que jamais. Et ce n'est pas fini, les prix montent ; on veut boire encore plus, dans les cours, les cabarets, en Russie, en Amérique ! Le travail est dur, oui, mais il rapporte ; le ciel est clément, la terre est généreuse ; c'est une pluie d'or sur le pays ! Le vigneron n'a pas la tradition du bas de laine. Pas cigale, non, mais pas fourmi pour autant. Sauf votre respect. On a vu pousser de somptueuses demeures, à colonnades pour certaines, des maisons de pacha. Et pourquoi pas, pourquoi pas ? Une pluie d'or… Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et patatras ! Vingt ans de malheur ! Vingt ans de grêle, d'orages, de mildiou, de crues ! Vingt ans de coups du sort, de coups du ciel. Six cents francs, cinq cents francs, deux cents francs, quatre-vingts francs, plus rien, néant ! Que peut-on contre les orages, la grêle, les crues ? Presque rien. Contre le mildiou ? Autant qu'on peut et l'on ne peut pas toujours grand' chose. Le plus étonnant, c'est que ces gens, des gens de la terre, se soient étonnés de ce que cette terre ne soit que de la terre. Pris à leur propre piège, les voilà qui grognent contre ceux-là mêmes qui ont fait leurs beaux jours. Le pompon, c'est le phylloxéra. Le phylloxéra arrive dans la Marne, en 1890, les autorités préfectorales s'empressent de créer un syndicat pour lutter contre lui. Et qu'entend-on dans les vignes ? « Le phylloxéra, c'est les négociants ! » Il y a quelque chose là-dedans de — sauf votre respect — de profondément bête. C'est Louis Pasteur qu'on accuse d'inoculer la rage ! Parce que les négociants faisaient ce qu'il fallait pour se maintenir, qu'ils fixaient les prix, les vignerons n'ont pas pu imaginer une seconde que leur présence au sein du syndicat puisse être motivée par autre chose que l'intention maligne, perfide de les dépouiller de leurs vignes. L'insecte est partout, les vignes crèvent et Monsieur René Lamarre ne trouve rien de mieux à faire que de créer une liste d'opposition au syndicat anti-phylloxérique ! Fameuse Révolution Champenoise ! « Les négociants affament le peuple de la vigne ! Méfiez-vous du négociant, c'est le Diable ! C'est lui qui, sous couvert de syndicat, répand le terrible fléau pour vous ruiner et s'enrichir ! Sus au négociant ! » Et patati et patata ! Un artiste qui aurait eu à tracer le portrait d'un négociant d'après ces témoignages n'aurait pu le peindre autrement que vautré sur un tas d'or et suçant les os de ses dernières victimes. Je pose la question. Est-ce que le chemin de fer qui depuis Marseille inondait le Nord avec les vins du Midi fut attaqué par les vignerons Champenois ? Non. Car alors

le négociant représentait le salut, ni plus ni moins. Les vignerons sont contre. Contre tout. C'est viscéralement qu'ils se méfient les uns des autres. S'unir pour lutter contre un fléau naturel? Allons donc, c'est au-dessus de leurs forces. Mieux vaut enterrer un crapaud vivant sous la hoque, désigner un bouc émissaire et tout démolir. Qu'on me montre qu'il y ait eu ne fût-ce qu'un embryon de solidarité entre eux en dehors de cette opposition absurde au syndicat et de ces explosions de rage. Au bal, les pucelles d'Aÿ n'auraient pour rien au monde accordé une danse à un Venteuillat. Quoi! la pièce de vin d'Aÿ, c'est mille cinq cents francs, celle de Venteuil trois fois moins. Et je ne parle pas d'une union avec les vignerons de l'Aube! Non. Les vignerons sont arcboutés à leurs lopins au delà desquels ils ne voient rien. Ils dressent des murs autour de leur cour pour qu'on ne voit pas leurs sous quand ils en ont; et quand ils n'en ont plus, ou font mine de ne plus en avoir, ils exhibent leurs guenilles en pleurnichant et en montrant les dents.

[…]

Léonie: Monsieur le juge, si des pensées l'ont conduit à se tuer, soyez certain que ce ne sont pas celles que vous imaginez. Je vous ai écouté tout à l'heure. Je vous ai laissé parler tout votre soûl, vous avez eu tout le temps pour exposer votre pensée, pour étaler votre mépris. Mais prétendre savoir ce à quoi Loiseau a pensé cette nuit-là, derrière les barreaux, ça non, vous ne pouvez pas. C'est bien au delà de ce que vous pouvez.

Le juge: Parce que vous, vous…

Léonie: Oui, moi, je peux. Je peux vous dire à quoi il a pensé. Je peux vous le dire parce que tous, tous on l'a pensé, durant des années, durant des années nuit et jour. Et pendant les évènements aussi on y a pensé: on y a pensé quand on cassait le matériel. Quand on a crevé les tonneaux et quand on s'est jetées, nous autres les femmes, en travers des chevaux pour couper la charge de vos dragons. On y a pensé quand on bloquait les gares, chaque fois qu'on entendait le tocsin, chaque fois qu'on voyait une fusée paragrêle monter dans le ciel. Et on y a pensé encore en marchant sur la ville, tous ensemble, en chantant la Champenoise. Et avant ça, on y a pensé quand on était obligé de donner un bakchich au pressoir, des fois que notre tête ne reviendrait pas et que notre raisin on nous l'achèterait huit francs alors qu'à l'autre on en donnerait onze. On y a pensé surtout quand on regardait la gamelle de nos gamins comme un malheur qu'aurait pas de fond. Et pour tout vous dire, j'y pensais encore tout à l'heure quand vous avez regardé ma robe. Vous portez un costume à la mode, un complet je crois qu'on appelle ça. Et quand vous tournez les feuilles de votre journal, c'est impeccable. Nous, ça finit toujours en chiffon. Vous voulez savoir à quoi Loiseau pensait, monsieur le juge? Il pensait qu'il était en prison parce qu'on lui reprochait de ne pas avoir été un bon citoyen. On lui disait que c'était un pilleur, un voleur, on lui disait ça alors qu'il n'avait fait que détruire la fraude, alors que les gendarmes qui l'avaient arrêté lui, laissaient en toute impunité les gens se remplir l'escarcelle avec du vin importé, l'affamant au passage, lui et tous ceux que vous traitiez tout à l'heure de

criminels et d'ignorants. Parce que vous voyez, monsieur le juge, un bon citoyen, au final, c'est un homme qui mange à sa faim. Parce que ce n'est seulement qu'après, qu'on peut parler. Parce que ce n'est qu'après seulement, qu'on peut penser à mettre les mômes à l'école et à leur apprendre les bonnes manières. Un homme qui a faim, monsieur le citoyen de la justice, un homme qui perd son ouvrage, rapport que les vignes coûtent plus chères à cultiver qu'elles ne rapportent, au final, un homme qui a faim et qui voit que son travail rapporte gros à ceux qui mangent plus qu'à leur faim tous les soirs, ça ne peut pas être un bon citoyen. Ça devient un révolutionnaire. Le monde ne se change pas par plaisir, monsieur le citoyen de la justice, il se change par nécessité. Qu'on tue par la faim ou par la guerre, on tue, monsieur, on tue. Alors oui, ceux d'en face sont plus malins. Ils ont compris bien avant nous qu'y fallait champagniser. Que sur la marge entre le prix du raisin et celui de la bouteille dans les salons, on bâtit des empires. L'instruction on vous dit, ça a du bon. Oui, nous autres, on a manqué de jugeote à fermer nos pressoirs et à nous en remettre entre ces mains-là, vous avez mille fois raison. C'est triste à dire, mais ceux qui pensent, ils pensent pour le mal, souvent. On n'a pas pensé, on est resté accrochés à nos vignes, on n'a pas regardé plus loin que le bout de notre nez, et quand on a vu comme ça que le gâteau nous échappait, on a compris que c'était trop tard. Mais le problème n'est pas là, monsieur le citoyen de la justice. On peut abêtir les gens, mais pas les crever par centaines. Sinon, ces centaines-là, ça devient des marées humaines. Rien à perdre je vous dis. On a calanché des maisons qui n'étaient pas fautives ? La guerre, je vous dis. Celui qui a à manger, il a tort quand toi tu crèves de faim. C'est tout. On nous a dit que les histoires de délimitation du vignoble étaient réglées. On a même fait une fête partout. C'était le préfet qui l'avait demandé. « Soyez heureux, c'est fait, la loi est là ! La fraude n'a qu'à bien se tenir ! Plus moyen d'entrer une grappe en douce dans le pays ! » Nos ventes allaient remonter, on aurait besoin de nous, de nos raisins, c'était mécanique. Et bâm ! Voilà que le onze avril, une autre loi dit le contraire ! Et c'est un télégramme qui nous l'apprend. Et encore, par accident ! Mais on nous prend pour des bêtes, pour pire que des bêtes ! Et puisque vous l'avez enfermé pour avoir osé réclamer la justice et un peu d'équité, ce mauvais citoyen-là, monsieur le juge, il a pensé que ce n'était pas la peine de continuer. Voilà ce qu'il a pensé. Alors oui, il y a eu un mort. Auquel viennent s'ajouter tous ceux qui sont morts d'avoir trimé quatorze heures par jour pendant vingt ans de malheur, de grêle, de crue, de phylloxera et de tout ce que vous voudrez. Et tous leurs enfants qui n'ont pas poussé plus haut que des échalas faute de soupe. Et ceux qui sont morts dedans, parce qu'ils n'avaient plus rien, même pas un tout petit espoir, et qui se sont jetés de toute leur âme contre les portes, les grilles, les dragons, bâtons à la main, parce qu'il n'y avait plus que ça à faire. Plus que ça…



L'équipe

Élodie Cotin, metteur en scène, comédienne, enseignante et formatrice, est la directrice artistique de la Cie. Après un diplôme de la classe libre du cours Florent et un DEUG Études Théâtrales à Censier, elle entre comme comédienne permanente à la Comédie Italienne à Paris. Arrivée en 2000 à Reims pour intégrer l'équipe de la Comédie de Reims, elle travaille pour plusieurs compagnies régionales (Christine Berg, Marine Mane, etc.)

En 2008, elle crée la Cie du Diable à 4 Pattes. Elle met en scène et participe à l'écriture de : *La conjuration de la fourchette*, *Ratafia mode d'emploi*, *La part des anges*, *Les voisins d'abord*, *La valse à cinq temps*, *Les raisins de la révolte* et *Mémémoire*. Formatrice pour le Greta, la SNCF, l'AFNOR, elle est professeur de théâtre auprès d'adultes, d'enfants et de personnes en situation de handicap. Elle assure de nombreuses classe PAG. Elle est publiée aux Éditions du Rouleau Libre.

Françoise Jimenez, comédienne.

Formée à l'Atelier du Théâtre de Poche à Mulhouse, elle arrive en Champagne-Ardenne pour co-diriger le théâtre de Conflans-sur-Seine, lieu de création en milieu rural. Elle travaille ensuite avec le Théâtre du Jard sur *Histoire de manger* et le *Chant du tournesol*. Puis ce sont dix années de collaboration avec La Boîte Noire, dirigée par André Parisot, pour des spectacles comme *Carmen*, *Perplexe Lorgnette*, *L'arche de Noé*, *Marcovaldo*, etc. En parallèle, elle est dirigée par Jean Deloche dans *Salinger* de Koltès et par Christine Berg dans *Quand je parle, ma voix n'est pas détruite* de Bernard Weber, dans *L'ombre de la vallée* de Synge et dans *Pyglamlion* de Shaw.

Elle a également collaboré avec le collectif Turbulence lors de nombreuses performances, ainsi qu'avec la Cie La Girafe Bleue.

Depuis 2008, elle participe à toutes les créations du Diable à 4 Pattes.

Christian Termis, comédien.

En tant qu'acteur, ce sont surtout les auteurs classiques — Molière, Shakespeare, Goldoni, Tchekhov, Marivaux, Labiche — qu'il a interprétés. Mais depuis 2009 il joue au théâtre de la Huchette un contemporain devenu classique — Ionesco.

C'est en travaillant en tant qu'assistant sur plusieurs spectacles de Marcel Cuvelier, qu'il aborde la mise en scène. En 1998, il signe sa première mise en scène, *Home* de D. Storey.

Suivent alors plusieurs spectacles musicaux : *Nos folles années* pour l'Ensemble Orchestral de Paris, *Les Fables enchantées* et *Le Petit Poucet* sur des musiques de Isabelle Aboulker. *La Sorcière du placard aux balai* sur une musique de Marcel Landowki, *Pierre et le loup* de Serge Prokofiev. Avec le Théâtre de porcelaine, il monte *Lisystrata*, *Le Ruban*, *Les Révérends*, *À chacun sa vérité*.

Et depuis deux ans, dans le cadre de la manifestation Les Portes du Temps, il co-écrit et met en scène un spectacle-animation pour l'Abbaye de Port Royal des Champs. Depuis 2008, il participe à toutes les créations du Diable à 4 Pattes.

Sébastien Weber, écrivain, graphiste, informaticien. Après avoir étudié l'histoire à la Faculté de Reims, il entre au Musée de Saint-Antoine l'Abbaye et écrit pour lui une fiction sur la médecine au Moyen-Âge, *Barthomé*. S'ensuivent plusieurs travaux d'écriture, dont *Danger Fumée*, dans le cadre de l'opération Marne Pays d'histoires et *Mémoire Vive* pour la commune de Chooz.

Parallèlement, il réalise la communication graphique de plusieurs associations, dont le Caféгem à Reims. Il s'occupe également des installations informatiques de ces associations.

Depuis 2009, il participe aux créations du Diable à 4 Pattes pour la menée des entretiens avec les habitants des communes — Nanteuil-la-Forêt, Germaine — et pour l'écriture — notamment *Les Raisins de la Révolte*.